





# LES PUIITS DE NUREMBERG



Emil Marat

# LES PUIITS DE NUREMBERG

Traduit du polonais  
par Katia Vandendorre

LES ÉDITIONS NOIR SUR BLANC

Titre original : *Studnie Norymbergi*

Publié en Pologne en 2021 par Wielka Litera Sp. z o. o.

Copyright © by Emil Marat, 2001

© 2024, Les Éditions Noir sur Blanc pour la traduction française

ISBN : 978-2-88983-009-1

*Aux poètes de Wilno*





**Les mains**



# 1

Elle essaiera de les dissimuler en les rentrant dans ses manches, en les serrant contre sa poitrine, en camouflant l'une avec l'autre. Elles font plus âgées que ses yeux, sa voix et sa bouche, que son visage trop maquillé d'octogénaire qui se fait passer pour une femme plus jeune, beaucoup plus jeune. Elle aura honte de ses mains lorsqu'elle prendra place dans le fauteuil près de la fenêtre, dans les rayons de soleil réverbérés par les bâtiments criards de la Vieille Ville. Des îles de taches sombres déployées sur une membrane de parchemin, sous laquelle on perçoit – comme à travers du verre dépoli – des torrents qui coulent vers les doigts, descendant par endroits plus profondément sous la surface sillonnée par un lacs de rides : méridiens, traits de crayon, sentiers, cachettes indiquées et traces dans la neige, tombes d'êtres chers, corps à peine recouverts de sable et de mousse.

Le nord, l'est, le lac sombre, la forêt, les déserts marécageux, les tourbières autour de Rudniki et Narotch, la route vers Kovno et le sillon ferroviaire entre les arbres. Kolonia Wileńska et le couvent, la veine bleu marine du torrent de la Vilia, le pont Vert, telle une virgule raturée, les ravins de cicatrices, les chemins forestiers – dont il faut se méfier pendant la journée – tracés en rouge. Et à côté sont imprimées les traces de doigts de quelqu'un qui a tenu fermement la carte dans ses mains engourdies pour que le vent ne

l'emporte pas, pour qu'elle ne gèle pas, pour que le sang ne cesse pas d'y circuler pendant les soixante prochaines années.

La ligne de la mort, la ligne de la vie : de Varsovie vers le sud et l'ouest, les Carpates, les Alpes, en passant par les plaines d'émeraude, et plus loin, encore plus loin. Des villes sur la route : Lublin, Bucarest, Milan, Nuremberg, Marseille, la fraîcheur bleu marine de la mer et Haïfa.

De nouveau Varsovie.

Elle apportera une boîte de friandises qu'elle aura achetée dans la confiserie près de la station de métro. Elle s'assiéra dans le petit appartement situé dans un immeuble. Elle prendra la petite-fille d'une amie dans ses bras, en l'occurrence ma fille de six mois, née cette année. Elle lui fera des grimaces, comme il se doit, lui caressera la tête et lui parlera d'une voix douce, basse. Elle remarquera que je regarderai ses mains, ses mains plus âgées que son visage, sincères et impuissantes, ses mains qui – comme elle me l'avouera plusieurs jours après – lui sembleront trahir un secret.

Et au cours des soirées suivantes, elle racontera cette histoire, en la complétant de suppositions et de fantaisie. Une histoire inventée. Vraie.

# Les rêves



## 2

Vous vivez car nous vous avons permis de vivre.

Vous qui êtes heureux, qui respirez la vie de tous les jours, qui cajolez vos enfants pour les endormir, qui raidissez vos corps dans vos lits conjugaux, qui touchez les lèvres de vos femmes, de vos maris, les mains de vos pères, mères, sœurs et frères, vous les assassins ! Puisse votre sang être empoisonné, puisse-t-il vous brûler, vous ébouillanter, puissent ses vapeurs s'échapper de vos corps, de vos bouches. Peut-être d'autres percevront-ils cette fumée, cette odeur de brûlé, aujourd'hui, puisqu'ils n'avaient pas vu la fumée, jadis, n'avaient pas senti la puanteur des corps brûlés, avaient détourné le regard. La fumée au-dessus de Treblinka, d'Auschwitz, de Sobibor et de Majdanek. Les sables gras de Ponary. La fange rouge des ravins ukrainiens. La trahison de Caïn à Varsovie. L'infamie de Lwów. L'ensauvagement d'Iași. Les yeux injectés de sang des paysans de l'Est. Les gendarmes du Vél'd'Hiv. Les supplices de la faim et de la soif. Les enfants sous les porches et dans les caniveaux. Ils n'avaient pas vu. D'autres avaient vu et s'en étaient réjouis.

C'est à vous, assassins, que j'écris, et à vous, aveugles couverts d'opprobre. Vous êtes côte à côte, vous vous tenez par la main.

Les yeux : des yeux fermés. Les bouches : des bouches muettes. Les mains : des poings serrés. Les poings : prêts à défendre l'honneur des peuples. Vous ferez tous cela pendant des années : défendre, justifier, militer ! Et vous taire.

Nos rires à ce sujet, et nos gémissements.

Nous voulions vous arracher les yeux pour que vous nous voyiez, vous trancher les oreilles pour que vous entendiez les pleurs, vous broyer les pieds pour que vous ressentiez l'impuissance.

Mais vous, les meurtriers, vous vivez car nous vous avons permis de vivre. Nous voulions vous prendre vos maris, vos femmes, vos pères et vos vieilles mères pour que le monde aveugle voie comment vous souffrez et comprenne comment nous souffrons, pour que vous vous sentiez comme nous, nous qui sommes passés de la vie à la mort, à cette mort qui n'arrive pas, mais qui est sans cesse présente, qui veille dans nos poitrines et qui jamais, jamais ne nous quittera, nous et nos enfants. L'horreur et l'agonie perpétuelle ne nous quitteront jamais. Nous n'y échapperons pas. Lèche donc nos cœurs. Et soyez empoisonnés !

Nous vous faisons don de la vie. Puisse-t-elle durer.

De l'encre grise. Des mots en polonais et en hébreu. Deux petites feuilles, chacune de la taille d'une main. Il les a froissées, il prend son élan pour les jeter par-dessus bord, mais, après un moment d'hésitation, il met la boulette de papier dans la poche de son battle-dress. Une enveloppe abîmée, bien fermée, avec son prénom écrit dessus, était cachée parmi d'autres papiers. Il ne l'avait pas remarquée lorsqu'il avait fait ses bagages avant de partir. Il ne se souvient pas, il n'a pas vu qui a glissé l'enveloppe dans la liasse nouée avec un ruban : il avait rencontré beaucoup de gens, on lui avait confié plusieurs livraisons. Quant au courrier de ces derniers jours, il avait décidé de l'ouvrir sur le bateau, quand il aurait un surplus de temps. Un « surplus de temps », est-ce un oxymore ?

Il cache son visage dans ses mains. Puis, dans un geste d'impuissance, il passe ses doigts dans ses épais cheveux noirs.

Il pressent ce qui va se produire lorsque les lumières de Toulon se mettront à rutiler, dans une quinzaine d'heures.

C'est un jour froid et ensoleillé de décembre 1945. Les passagers, en majorité des militaires britanniques qui ambitionnent de visiter les pyramides, dégottent des recoins sur le pont pour se protéger du vent. Ils se collent aux murs, ferment les yeux et exposent leurs visages au soleil. On dirait qu'ils essaient de se blottir contre le corps vibrant du bateau, de se serrer contre lui, tout en priant le ciel d'arrêter le pendule qui tangué d'un bord à l'autre.



Âgé de trente ans, le soldat de la Brigade juive est grand, mince, il a le visage allongé et des yeux sombres. Aujourd'hui, il s'appelle Benjamin. Ou peut-être Youri ? Ou Saul ? Parfois, lui-même ne s'en souvient pas. Les documents qu'il a montrés avant de monter à bord ont été établis au nom d'Halachmi. Vétérinaire au service de l'armée britannique depuis de nombreuses années, Benjamin Ben Halachmi rentre après des vacances dans sa maison en Palestine – à en croire l'attestation – pour rejoindre son unité stationnée en Europe.

Il marche d'un pas chancelant vers la porte qui mène aux couloirs intérieurs. Il a sur le dos un sac militaire en toile vert olive. Il ne s'en sépare pas un instant de tout le voyage.

Le paquebot à vapeur *Champollion* fend les vagues de ses cent soixante mètres d'acier noir et blanc. Des nuages s'échappent de ses cheminées. Le bateau semble indifférent aux remous de la houle. Il a fait ce trajet des centaines de fois. Il est gracieux et rapide. Il coupe l'eau comme s'il essayait de prendre le destin de vitesse : dans quelques années, il s'échouera sur un banc de sable près de Beyrouth et il se brisera en deux comme une allumette. Mais peut-être cherche-t-il à retrouver son sillage du passé et cette époque où les lignes des Messageries maritimes proposaient aux Européens fortunés des expéditions au Proche-Orient : de Marseille à Jaffa et au caza de Tripoli, en passant par Alexandrie et Port-Saïd. En chemin, la visite de la Vallée des Rois, et enfin la Terre sainte. Pour trois mille quarante francs, on pouvait faire un voyage exceptionnel : « *La Noël en Palestine – du 13 décembre 1936 au 3 janvier 1937*<sup>\*1</sup> ». Dans un cadre doré, l'affiche représentant des silhouettes de Bédouins et de chameaux sous un ciel étoilé est désormais accrochée dans le couloir à côté des escaliers.

Benjamin se tient devant l'image. « Décembre 1936 – janvier 1937 », lit-il en remuant involontairement les lèvres. Pour lui, ces mois ne diffèrent en rien de l'époque des pharaons, il s'agit d'un temps hors échelle, de jours qui précèdent le début et la fin. Il se penche et s'appuie contre le mur. Il frappe le verre avec le poing. Dans le ciel bleu marine, à côté de l'étoile

---

1. Les mots et expressions en italique suivis d'un astérisque sont en français dans le texte. (Sauf mention contraire, toutes les notes sont de la traductrice.)

qui mène au berceau du dieu des chrétiens, apparaît une nouvelle étincelle, encore plus grande.

Il a du sang sur les mains. Des larmes coulent sur son visage.

Pendant les premiers jours du voyage, il souffrait de mal de mer, se soignant vainement au whisky, au thé noir et à la lecture du *Magellan* de Stefan Zweig, livre qu'il avait un jour présenté à des amis comme le récit de la plus formidable odyssee de l'histoire de l'humanité, celle qui amena une petite poignée de courageux à changer à tout jamais notre manière de voir le monde.

Il descend sur le pont inférieur. Il se couche dans un hamac, s'enroule dans une couverture et se tourne vers la paroi percée d'un hublot. Son voisin, un ami, pense sûrement que le sergent a de nouveau la tête qui tourne et qu'il essaie, comme à son habitude, de dormir pendant ces moments de faiblesse.

Le véritable prénom de Benjamin est Abba. Abel. Aba. Selon le pays.

Le vent qui siffle derrière le hublot et l'écume des vagues rappellent à Abba une tempête de neige. Il se souvient de ce chemin qu'il a parcouru à travers les congères, lorsqu'il avait quitté sa cachette pour aller en ville. Peu habitué aux choses pénibles, le jeune citadin qu'il était (c'est ce qu'il pensera de lui-même deux, trois ans plus tard) pataugeait, rampait, se frayait un passage à travers la blancheur, tel un naufragé dans une mer de neige. Il ralentissait lorsqu'il entendait des chiens aboyer, il répondait aux salutations des villageois qu'il croisait car c'étaient les fêtes de Noël, les fêtes de 1941. À moitié inconscient à cause de la fatigue et du froid, il s'agenouilla même parmi d'autres devant une statue en bois de Jésus, à côté d'un pont dans le faubourg. S'il était tombé à ce moment-là et s'était laissé lentement saisir par le froid, peut-être aurait-il rêvé du mariage de son frère, comme maintenant et de nombreuses autres fois par la suite. Il le voit heureux, assis à la table de noce. La sœur cadette de la mariée accourt vers eux, babille, gesticule. On rit. Les invités mangent une fricassée de poulet, ils se servent goulûment de pâtes, que la mère du marié a préparées avec de la farine sans levain. Ils regardent le père tordre la pâte de la brioche pour en faire une natte. Il est sur le point de la mettre au four.

C'est un rêve, car il n'y a jamais eu aucun mariage. Il n'y a pas eu de *ketouba*, de contrat de mariage, ni pour cent vingt ans ni même pour un instant.

D'une lourdeur de plomb, l'impuissance et le désespoir emplissent le cœur et le corps entier d'Abba, qui s'endort sur le bateau *Champollion*.

Humidité, murs de brique et plafond voûté bas. Lumière tremblante d'ampoules reliées entre elles par plusieurs rangées de câbles. Silence souterrain. Il suffit de se figer un instant pour se rendre compte qu'il est rempli de bruits : grincements, gémissements, claquements qui font penser à une baguette que l'on abat sur un pupitre, grondement qui rappelle une explosion d'applaudissements, reniflements, et cette plainte prolongée qui s'accroît, puis s'interrompt en un point de l'enchevêtrement des tuyaux de fer, pour à nouveau retentir en crescendo à un autre endroit, quelque part près d'un joint ou d'une vanne qui fuit, marquant la mesure ainsi que les heures, les jours et les semaines qui s'écoulent lentement, au rythme d'un lent plic-ploc, plic-ploc. Les gouttes tombent juste à côté de la tête du lit de fortune, fait de caisses en fer et de paille emballée dans un morceau de toile cirée. Le gardien y somnole : il s'appelle Józef. Il y a quelques années, il était un violoniste promis à une grande carrière.

Les souterrains de Nuremberg. Ce sont des tunnels médiévaux, de vastes caves creusées tellement profondément dans le grès qu'elles ont pu résister aux bombardements alliés des Avro Lancaster, alors que les rues étaient traversées par des nuages de flammes qui faisaient fondre la peau humaine, l'asphalte et le verre. Dans les cinémas d'Europe, les spectateurs des

actualités parlantes de Pathé voient des décombres et un quadrillage d'immeubles incendiés. Sur les prises de vue aériennes, Nuremberg fait penser à un rayon de miel vidé de son nectar. Ici, dans le labyrinthe souterrain, la guerre n'a pas changé grand-chose : l'humidité continue de se condenser en gouttes sur les murs et sur les conduites.

Józef entame son quatrième mois de travail dans le réseau de distribution d'eau. Il fait son apprentissage auprès d'un contre-maître, un vieil homme au visage de cire et aux yeux mi-clos. Il a longtemps cherché à gagner la confiance du souverain de ce royaume souterrain, le plus important car il est la pièce centrale du réseau. Parfois, il ne comprend pas les paroles du vieux. Il se perd dans le dialecte franconien, lui qui est habitué à l'allemand littéraire dont son esprit s'est imprégné grâce aux phrases de Schiller. La gouvernante les récitait, en comptant les syllabes à l'aide de légers coups de crayon sur la face intérieure de ses doigts ; à cette époque-là, il se perdait lui aussi, rêvant de toucher cette main à demi cachée dans la manche en dentelle. Il aimait la langue des poètes. Il était prêt à abandonner l'hébreu pour elle, sans parler du polonais et du yiddish. L'allemand était la langue d'une symphonie de rêves et de chimères, de fantaisies sur l'exaltante *Herrin* et sur un futur plein de lumière, à l'image des fenêtres de la riche demeure familiale, par un matin d'été, donnant sur une rue animée. Les cours d'allemand étaient un plaisir laborieux. Les cours de violon étaient un travail agréable.

Tous les dimanches, il est invité à déjeuner chez son contre-maître, dans la petite pièce encombrée de meubles qu'il occupe avec sa femme dans un immeuble à moitié détruit. Pendant les repas de famine mais longuement célébrés qu'a préparés sa femme, il écoute les phrases allemandes comme si elles lui parvenaient de derrière un rideau. Il les comprend, répond avec aisance (admirablement, d'après ses hôtes, qui le félicitent de savoir parler le *Volksdeutsch* de la région frontalière entre le Gouvernement général et la Prusse), mais c'est déjà une langue qui lui est étrangère, une langue différente.

Petit et émacié, avec des cheveux blonds hirsutes, Józef ne fait pas ses vingt et quelques années. C'est sans doute cela qui attendrit le vieil homme. Un jour, dans un sursaut de nostalgie, il a déclaré qu'il adopterait bien Jons (ainsi que

l'on prénomme Józef ici), son assistant taciturne et courtois, puisque ce dernier avait perdu toute sa famille et qu'en plus il avait honnêtement accompli son devoir allemand : il s'était battu contre des bandes en Pologne et en Lituanie. Ses yeux, disait-il, ses yeux bleu clair si vifs lui rappelaient son fils Jürgen. Ou bien Hans ? Cela fait un certain temps que Józef a du mal à mémoriser les prénoms. Il a appris – et de cela, il se souvient – que le fils cadet du contremaître avait été soldat dans un bataillon motorisé des pionniers de la neuf centième et quelques division africaine, et qu'il avait disparu dans le désert. Dans sa logorrhée de buveur, le vieil homme avait reconnu que le bataillon appartenait à une unité punitive, et que son fils devait donc avoir quelque crime sur la conscience, sans doute commis durant son service auprès de Rommel, mais « ça n'était sûrement pas une chose bien grave » – il attendait un geste d'acquiescement de la part de Józef –, puisque Jürgen (ou Hans) « avait toujours été un bon garçon ». Son deuxième fils, Hans (ou Jürgen), « celui-là était un bagarreur ! ». En souriant, le vieux montrait ses fortes dents jaunes et ses yeux brillaient. Son fils aîné avait disparu sur le front de l'Est. Il était près de Stalingrad. « Sais-tu seulement ce que c'était, Stalingrad ? » Il secouait Józef par les revers de son veston, le serrait dans ses bras et pleurait.

Lorsque Józef retournait sous terre, il se représentait Jürgen (ou Hans) en train de se noyer dans les sables bouillants du Sahara ou mourant de froid dans l'immensité enneigée de la Russie.

Dans les rues défoncées de Nuremberg, il n'y a presque pas de neige, mais il y a de la boue. Un magma sombre plein de la cendre des maisons qui ont brûlé l'année dernière. Sans cesse malaxé par les jeeps et les camions, il gicle sous les pieds des passants gelés, qui se meuvent avec le petit pas rapide des animaux qui flairent le sol en quête de nourriture. Józef connaît une boue similaire, sa consistance grasse et visqueuse. Et il connaît aussi ce genre de mouvement humain : nerveux, saturé de faim et de peur.

Deux fois par semaine, il fait de longues promenades. Il erre sans but dans la ville et profite de la lumière. Il regarde les ruines du château, « la forteresse piétinée des Nibelungen », se dit-il. Il passe à côté de la maison de Dürer. Des guides